**Lycée Henri Matisse de Vence**

**RECAPITULATIF DES ACTIVITÉS 2020-2021  
PREMIÈRE-VOIE GÉNÉRALE, classes 1°G4, 1°G7**

**professeure : Ghislaine Zaneboni**

ghislaine.zaneboni@ac-nice.fr

**Bulletin officiel spécial n° 7 du 30 juillet 2020**

https://www.education.gouv.fr/bo/20/Special7/MENE2019312N.htm

**Aménagements :**

<https://www.education.gouv.fr/baccalaureat-general-et-technologique-adaptation-des-modalites-d-organisation-de-l-examen-au-309041>

**Récapitulatif** nécessairement adapté aux dispositifs liés aux conditions sanitaires : cours en ½ jauge, enseignement hybride, cours à distance, dysfonctionnements des classes en visio, confinement, fermetures de classes, absences : les élèves présentent bien **14 textes**, mais, même si l’étude menée, notamment en transversal pour préparer à la dissertation, a été bien plus riche et complète pour les objets *Roman* et *Littérature d’idées*, seuls 2 extraits des œuvres intégrales (aucun texte des parcours associés) ont pu être retenus pour l’épreuve orale.

**Œuvre choisie par l’élève :** *Nom, Prénom, classe de l’élève*

**(« parmi celles proposées par l’enseignant au titre des lectures cursives obligatoires ou parmi celles qui ont été́ étudiées en classe ») :**

*Titre, auteur et date de l’œuvre*

|  |  |
| --- | --- |
| **OBJET D’ÉTUDE : Le théâtre du XVIIe siècle au XXI° siècle** | |
| **Œuvre intégrale : Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673**  **Parcours associé : *Spectacle et comédie***.(Problématique d’ensemble qui reformule le parcours) ***Quand la comédie se donne en spectacle*** | |
| **Textes de l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 1. Extrait 1 **Acte I, scène 4 :** de « Angélique – Ne trouves-tu pas »… fin de la scène 2. Extrait 2 **Acte II, scène 6 :** de « Béline – je vous trouve aujourd’hui… Argan – me dire un peu comment je suis 3. Extrait 3 **Acte III, scène 3 :** de « Argan – Hoy ! Vous êtes un grand docteur… te jouer à la faculté » |
| **Textes composant le parcours qui accompagne l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 1. Extrait 1 **Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte IV, scène 9, 1784** 2. Extrait 2 **Jean Genet, Les *Bonnes,* début, 1947** |
| **Lecture cursive obligatoire proposée par le professeur**  **et justification brève du choix** | **Ionesco, *Le Roi se meurt,* 1962**  ***Comment représenter sur scène la comédie de la vie, désespoir, absurde et dérision ?*** |

|  |  |
| --- | --- |
| **OBJET D’ÉTUDE : La poésie du XIXe siècle au XXIe** | |
| **Œuvre intégrale : Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1861**  **Parcours associé : *Alchimie poétique : la boue et l'or.***  (Problématique d’ensemble qui reformule le parcours)  ***Quand la poésie transfigure, métamorphose et sublime la réalité, quotidienne, triviale, voire « atroce ».*** | |
| **Textes de l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 6. Extrait 1 **Hymne à la beauté**  7. Extrait 2 **Une Charogne**  8. Extrait 3 **Le Vin des chiffonniers** |
| **Textes composant le parcours qui accompagne l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 9. Extrait 1 **Arthur Rimbaud, « Vénus anadyomène », *Cahiers de Douai,* 1870**  10. Extrait 2 **Francis Ponge, « Ode inachevée à la boue » (extraits), *Pièces*, 1962** |
| **Lecture cursive obligatoire proposée par le professeur**  **et justification brève du choix** | **Queneau, *Chêne et Chien*, 1937**  ***Du « je » autobiographique au « je » poétique et fantaisiste, à la recherche d’un sens.*** |

|  |  |
| --- | --- |
| **OBJET D’ÉTUDE : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle** | |
| **Œuvre intégrale : Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830**  **Parcours associé : *Le personnage de roman, esthétiques et valeurs***.  (Problématique d’ensemble qui reformule le parcours)  *Des personnages, héros ou anti-héros, inscrits dans une époque aux enjeux politiques, sociaux et esthétiques* | |
| **Textes de l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 11. Extrait 1 **Partie I, chapitre 4 (La première apparition de Julien) « Au lieu de surveiller attentivement l’action […] il était toujours battu. »**  12. Extrait 2 **Partie II, chapitre 2, de « Les hommes réunis dans ce salon […] parce qu’il était plus riche et plus noble que lui. »** |
| **Textes composant le parcours qui accompagne l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | Ceux qui ont été travaillés (extraits de Diderot, Camus) ne seront pas présentés sur ce récapitulatif |
| **Lecture cursive obligatoire proposée par le professeur**  **et justification brève du choix** | **Juliet*, Lambeaux*, 1995**  ***Comment entre autobiographie et biographie reconstituée dans un dialogue avec la mère disparue, l’auteur tente de recoudre les lambeaux de son être et de sa vie ?*** |

|  |  |
| --- | --- |
| **OBJET D’ÉTUDE : La littérature d’idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle** | |
| **Œuvre intégrale : Montaigne, *Essais,* « Les Cannibales » I, 31, « Les Coches » III, 6**  **Parcours associé : *Notre monde vient d'en trouver un autre***.  (Problématique d’ensemble qui reformule le parcours)  *Qui sont les barbares ? A la découverte de l’Autre : ethnocentrisme et relativisme* | |
| **Textes de l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | 13. Extrait 1 **Explicit des « Cannibales », de « Trois d’entre eux » à la fin du chapitre.**  14. Extrait 2 **« Les Coches » de « En naviguant le long des côtes » à « témoin mes cannibales ».** |
| **Textes composant le parcours qui accompagne l’œuvre intégrale**  (Abordés en explication de texte linéaire) | Ceux qui ont été travaillés (extraits de) ne seront pas présentés sur ce récapitulatif |
| **Lecture cursive obligatoire proposée par le professeur**  **et justification brève du choix** | **Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître* (publication posthume 1796)**  ***L’œuvre de Diderot, du conte philosophique représentatif des Lumières à la contestation du roman et de ses personnages.*** |

**Date**

**Cachet et signature du chef d’établissement Signature de la professeure, Ghislaine Zaneboni**

**Récapitulatif 2020-2021**

**Photocopie des textes étudiés**

**Lycée Matisse de Vence**

**1°G4, 1°G7**

**1° Objet d’étude**

**Le théâtre du XVIIe siècle au XXI° siècle :**

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme : ***Spectacle et comédie***.

**Molière, *Le Malade imaginaire***

- la lecture cursive d’au moins une pièce de théâtre appartenant à un autre siècle que celui de l’œuvre au programme :

**Ionesco, *Le Roi se meurt***

**Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673 – 3 extraits**

**Texte 1. Acte I, scène 4**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | ANGÉLIQUE.— Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme?  TOINETTE.— Oui.  ANGÉLIQUE.— Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?  TOINETTE.— D'accord.  ANGÉLIQUE.— Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?  TOINETTE.— Oh, oui.  ANGÉLIQUE.— Ne trouves tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?  TOINETTE.— Assurément.  ANGÉLIQUE.— Qu'il a l'air le meilleur du monde?  TOINETTE.— Sans doute.  ANGÉLIQUE.— Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble.  TOINETTE.— Cela est sûr.  ANGÉLIQUE.— Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?  TOINETTE.— Il est vrai.  ANGÉLIQUE.— Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire?  TOINETTE.— Vous avez raison.  ANGÉLIQUE.— Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?  TOINETTE.— Eh, eh, ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité́ ; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.  ANGÉLIQUE.— Ah! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai ?  TOINETTE.— En tout cas vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrivit hier, qu'il était de vous faire demander en mariage, est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai, ou non. C'en sera là la bonne preuve.  ANGÉLIQUE.— Ah! Toinette, si celui-là̀ me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme. TOINETTE.— Voilà votre père qui revient. |

**Texte 2. Acte II, scène 6**

**BÉLINE, ARGAN, TOINETTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20 | BÉLINE.— Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là.  ANGÉLIQUE.— Moi, Madame, que voudrais-je dire que ce que je dis ?  BÉLINE.— Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne saurait plus vous souffrir.  ANGÉLIQUE.— Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.  BÉLINE.— Il n'est rien d'égal à votre insolence.  ANGÉLIQUE.— Non, Madame, vous avez beau dire.  BÉLINE.— Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.  ANGÉLIQUE.— Tout cela, Madame, ne servira de rien, je serai sage en dépit de vous; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.  ARGAN.— Écoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un couvent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.  BÉLINE.— Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.  ARGAN.— Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez. BÉLINE.— Adieu, mon petit ami.  ARGAN.— Adieu, mamie. Voilà̀ une femme qui m'aime... Cela n'est pas croyable.  MONSIEUR DIAFOIRUS.— Nous allons, Monsieur, prendre congé́ de vous.  ARGAN.— Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis. |

**Texte 3. Acte III, scène 3**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20 | ARGAN. — Hoy. Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs pour rembarrer vos raisonnements, et rabaisser votre caquet.  BÉRALDE. — Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine, et chacun à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes ; et pour vous divertir vous mener voir sur ce chapitre quelqu'une des comédies de Molière.  ARGAN. — C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.  BÉRALDE. — Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.  ARGAN. — C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.  BÉRALDE. — Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.  ARGAN. — Par la mort non de diable, si j'étais que des médecins je me vengerais de son impertinence, et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement ; et je lui dirais : « crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté ». |

**Parcours** : ***Spectacle et comédie***.

**Texte 4. Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1784**

**Acte IV, scène 9**

**du début de la scène à « … la ritournelle du duo recommence »**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40  45 | LE COMTE, LA COMTESSE*, assis ;*  *l’on joue les Folies d’Espagne d’un mouvement de marche*  *(Symphonie notée)*  MARCHE  LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l’épaule*  L’ALGUAZIL. LES PRUD’HOMMES. BRID’OISON.  LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*  DEUX JEUNES FILLES *portant la toque virginale à plumes blanches.*  DEUX AUTRES, *le voile blanc.*  DEUX AUTRES, *les gants et le bouquet de côté.*  ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.  D’AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour* MARCELINE*.*  FIGARO *donne la main à* MARCELINE*, comme celui qui doit la remettre au DOCTEUR, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à* SUZANNE *et à* MARCELINE.  LES PAYSANS ET LES PAYSANNES *s’étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango (air noté) avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au comte ; elle se met à genoux devant lui.*  *Pendant que le* COMTE *lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant (*air noté)  Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire  D’un maître qui renonce aux droits qu’il eut sur vous :  Préférant au plaisir la plus noble victoire,  Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.  SUZANNE *est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le* COMTE*par son manteau* *et lui montre le billet qu’elle tient : puis elle porte la main qu’elle a du côté des spectateurs à sa tête, où le* COMTE *a l’air d’ajuster sa toque ; elle lui donne le billet.*  LE COMTE *le met furtivement dans son sein ; on achève de chanter le duo : la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.*  FIGARO *vient la recevoir des mains du* COMTE, *et se retire avec elle de l’autre côté du salon, près de* MARCELINE.  (*On danse une autre reprise du fandango pendant ce temps)*  LE COMTE*, pressé de lire ce qu’il a reçu, s’avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein ; mais en le sortant il fait le geste d’un homme qui s’est cruellement piqué le doigt ; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d’une épingle, il dit :*  LE COMTE (*pendant qu’il parle, ainsi que Figaro, l’orchestre joue pianissimo) :* Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout ! *(Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise)*  FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne :*  C’est un billet doux, qu’une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d’une épingle, qui l’a outrageusement piqué. *(La danse reprend : le Comte qui a lu le billet le retourne ; il y voit l’invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l’épingle qu’il attache à sa manche.)*  FIGARO, *à Suzanne et à Marceline*: D’un objet aimé tout est cher. Le Voilà qui ramasse l’épingle. Ah ! c’est une drôle de tête ! *(Pendant ce temps, Suzanne a des signes d’intelligence avec la Comtesse. La Danse finit ; la ritournelle du duo recommence.)* |

**Texte 5. Jean Genet, Les *Bonnes,* début, 1947**

[…]

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | **CLAIRE** – Préparez ma robe. Vite, le temps presse. Vous n’êtes pas là ? *(Elle se retourne)* Claire ! Claire ! *(Entre Solange)*  **SOLANGE** – Que Madame m’excuse, je préparais le tilleul *(elle prononce tillol)* de Madame.  **CLAIRE** – Disposez mes toilettes. La robe blanche pailletée. L’éventail, les émeraudes.  **SOLANGE** – Tous les bijoux de Madame ?  **CLAIRE** – Sortez-les. Je veux choisir. *(avec beaucoup d’hypocrisie)*  Et naturellement les souliers vernis. Ceux que vous convoitez depuis des années.  *(Solange prend dans l’armoire quelques écrins qu’elle ouvre et dispose sur le lit)*  Pour votre noce sans doute.  Avouez qu’il vous a séduite ! Que vous êtes grosse ! Avouez-le !  *(Solange s’accroupit sur le tapis, et, crachant dessus, cire des escarpins vernis)*  Je vous ai dit, Claire, d’éviter les crachats.  Qu’ils dorment en vous, ma fille, qu’ils y croupissent.  Ah ! ah ! *(Elle rit nerveusement)* Que le promeneur égaré s’y noie.  Ah ! ah ! vous êtes hideuse, ma belle. Penchez-vous davantage et vous regardez dans mes souliers. *(Elle tend son pied que Solange examine)* Pensez-vous qu’il me soit agréable de me savoir le pied enveloppé par les voiles de votre salive ? Par la brume de vos marécages ?  **SOLANGE** *(à genoux et très humble)* – Je désire que Madame soit belle.  **CLAIRE** – *(Elle s’arrange dans la glace)*  Vous me détestez, n’est-ce pas ? Vous m’écrasez sous vos prévenances, sous votre humilité, sous les glaïeuls et le réséda. *(Elle se lève et d’un ton plus bas)* On s’encombre inutilement. Il y a trop de fleurs. C’est mortel. *(Elle se mire encore)* Je serai belle. Plus que vous ne le serez jamais. Car, ce n’est pas avec ce corps et cette face que vous séduirez Mario. Ce jeune laitier ridicule vous méprise, et s’il vous a fait un gosse…  **SOLANGE** – Oh ! mais, jamais je n’ai…  **CLAIRE** – Taisez-vous, idiote ! Ma robe ! […] |

**2° Objet d’étude**

**La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle :**

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme :

***Alchimie poétique : la boue et l'or.***

**Baudelaire, *Les Fleurs du mal***

- la lecture cursive d’au moins un recueil appartenant à un autre siècle que celui de l’œuvre au programme, ou d’une anthologie poétique :

**Queneau, *Chêne et Chien***

**Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*:**

**Texte 6. Hymne à la beauté**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme, Ô Beauté ! ton regard, infernal et divin, Verse confusément le bienfait et le crime, Et l'on peut pour cela te comparer au vin.  Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ; Tu répands des parfums comme un soir orageux ; Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.  Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ? Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien ; Tu sèmes au hasard la joie et les désastres, Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.  Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques ; De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant, Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques, Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.  L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle, Crépite, flambe et dit : Bénissons ce flambeau ! L'amoureux pantelant incliné sur sa belle A l'air d'un moribond4 caressant son tombeau.  Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe, Ô Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu ! Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?  De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène, Qu'importe, si tu rends, - fée aux yeux de velours, Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! - L'univers moins hideux et les instants moins lourds ? |

**Texte 7. Une Charogne (XXIX)**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40  45 | Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  Ce beau matin d'été si doux ;  Au détour d'un sentier une charogne infâme  Sur un lit semé de cailloux,  Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,  Brûlante et suant les poisons,  Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique  Son ventre plein d'exhalaisons.  Le soleil rayonnait sur cette pourriture,  Comme afin de la cuire à point,  Et de rendre au centuple à la grande Nature  Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;  Et le ciel regardait la carcasse superbe  Comme une fleur s'épanouir.  La puanteur était si forte, que sur l'herbe  Vous crûtes vous évanouir.  Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,  D'où sortaient de noirs bataillons  De larves, qui coulaient comme un épais liquide  Le long de ces vivants haillons.  Tout cela descendait, montait comme une vague,  Ou s'élançait en pétillant ;  On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,  Vivait en se multipliant.  Et ce monde rendait une étrange musique,  Comme l'eau courante et le vent,  Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique  Agite et tourne dans son van.  Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,  Une ébauche lente à venir,  Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  Seulement par le souvenir.  Derrière les rochers une chienne inquiète  Nous regardait d'un œil fâché,  Épiant le moment de reprendre au squelette  Le morceau qu'elle avait lâché.  - Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,  À cette horrible infection,  Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,  Vous, mon ange et ma passion !  Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,  Après les derniers sacrements,  Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses.  Moisir parmi les ossements.  Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine  Qui vous mangera de baisers,  Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  De mes amours décomposés ! |

**Texte 8. Le Vin des chiffonniers (CV dans l’édition de 1861)**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30 | Souvent, à la clarté rouge d’un réverbère  Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,  Au cœur d’un vieux faubourg, labyrinthe fangeux  Où l’humanité grouille en ferments orageux ;  On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête  Butant, et se cognant aux murs comme un poëte,  Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,  Épanche tout son cœur en glorieux projets.  Il prête des serments, dicte des lois sublimes,  Terrasse les méchants, relève les victimes,  Et sous le firmament comme un dais suspendu  S’enivre des splendeurs de sa propre vertu.  Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  Moulus par le travail et tourmentés par l’âge,  Éreintés et pliant sous un tas de débris,  Vomissement confus de l’énorme Paris,  Reviennent, parfumés d’une odeur de futailles0,  Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles,  Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.  Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux  Se dressent devant eux, solennelle magie !  Et dans l’étourdissante et lumineuse orgie  Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  Ils apportent la gloire au peuple ivre d’amour !  C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;  Par le gosier de l'homme il chante ses exploits  Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.  Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence  De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,  Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;  L’Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil ! |

**Parcours *Alchimie poétique : la boue et l'or.***

**Texte 9. Arthur Rimbaud, « Vénus anadyomène », *Cahiers de Douai,* 1870**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | **Vénus anadyomène**  Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête  De femme à cheveux bruns fortement pommadés  D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  Avec des déficits assez mal ravaudés ;  Puis le col gras et gris, les larges omoplates  Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;  Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;  La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;  L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  Horrible étrangement ; on remarque surtout  Des singularités qu'il faut voir à la loupe...  Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;  **–** Et tout ce corps remue et tend sa large croupe  Belle hideusement d'un ulcère à l'anus. |

**Texte 10. Francis Ponge, « Ode inachevée à la boue » (extraits), *Pièces*, 1962**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20 | La boue plaît aux cœurs nobles parce que constamment méprisée.  Notre esprit la honnit, nos pieds et nos roues l'écrasent. Elle rend la marche difficile et elle salit : voilà ce qu'on ne lui pardonne pas.  C'est de la boue ! dit-on des gens qu'on abomine, ou d'injures basses et intéressées. Sans souci de la honte qu'on lui inflige, du tort à jamais qu'on lui fait. Cette constante humiliation, qui la mériterait ? Cette atroce persévérance !  Boue si méprisée, je t'aime. Je t'aime à raison du mépris où l'on te tient.  De mon écrit, boue au sens propre, jaillis à la face de tes détracteurs2 !  Tu es si belle, après l'orage qui te fonde, avec tes ailes bleues !  Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre et qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue, un regard pur l'adore : c'est celui de l'azur agenouillé déjà sur ce corps limoneux3 trop roué de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles, pourtant, d'une sarcelle à son gué opiniâtre la constance et la liberté guident nos pas  [...]  Assurément, si j'étais poète, je pourrais (on l'a vu) parler des lassos, du lierre des lutteurs couchés de la boue. Ainsi sécherait-elle alors, dans mon livre, comme elle sèche sur le chemin, en l'état plastique où le dernier embourbé la laisse...  Mais comme je tiens à elle beaucoup plus qu'à mon poème, eh bien, je veux lui laisser sa chance, et ne pas trop la transférer aux mots. Car elle est ennemie des formes et se tient à la frontière du non-plastique. Elle veut nous tenter aux formes, puis enfin nous en décourager. Ainsi soit-il ! Et je ne saurais donc en écrire, qu'au mieux, à sa gloire, à sa honte, une ode diligemment inachevée... |

**3° Objet d’étude**

**Le roman et le récit**

**du Moyen Âge au XXIe siècle**

*Récit entendu au sens large : roman, nouvelle, récit de voyage, récit biographique, journal*

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme :

***Le personnage de roman, esthétiques et valeurs***.

**Stendhal, *Le Rouge et le Noir***

- la lecture cursive d’au moins un roman ou un récit long appartenant à un autre siècle :

**Juliet, *Lambeaux***

**Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, deux extraits**

**Texte 11. Partie II, chapitre 4**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35 | Au lieu de surveiller attentivement l’action de tout le mécanisme1, Julien lisait. Rien n’était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse : il ne savait pas lire lui-même.  Ce fut en vain qu’il appela Julien deux ou trois fois. L’attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l’empêcha d’entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l’arbre soumis à l’action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l’équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l’eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche comme il tombait.  -Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.  Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique, que pour la perte de son livre qu’il adorait.  -Descends, animal, que je te parle.  Le bruit de la machine empêcha encore Julien d’entendre cet ordre. Son père qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre les noix, et l’en frappa sur l’épaule. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu’il va me faire ! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre ; c’était celui de tous qu’il affectionnait le plus, *le Mémorial de Sainte-Hélène.*  Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C’était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l’expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n’en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l’idée à son père qu’il ne vivrait pas, ou qu’il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu. |

1. Celui de la scie dans l’entreprise de son père

**Texte 12. Partie II, chapitre 2**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | Les hommes réunis dans ce salon semblèrent à Julien avoir quelque chose de triste et de contraint ; on parle bas à Paris, et l’on n’exagère pas les petites choses.  Un joli jeune homme, avec des moustaches, très pâle et très élancé, entra vers les six heures et demie ; il avait une tête fort petite.  — Vous vous ferez toujours attendre, dit la marquise, à laquelle il baisait la main.  Julien comprit que c’était le comte de La Mole. Il le trouva charmant dès le premier abord.  Est-il possible, se dit-il, que ce soit là l’homme, dont les plaisanteries offensantes doivent me chasser de cette maison !  À force d’examiner le comte Norbert, Julien remarqua qu’il était en bottes et en éperons ; et moi je dois être en souliers, apparemment comme inférieur. On se mit à table. Julien entendit la marquise qui disait un mot sévère, en élevant un peu la voix. Presque en même temps il aperçut une jeune personne extrêmement blonde et fort bien faite, qui vint s’asseoir vis-à-vis de lui. Elle ne lui plut point, cependant en la regardant attentivement, il pensa qu’il n’avait jamais vu des yeux aussi beaux ; mais ils annonçaient une grande froideur d’âme. Par la suite, Julien trouva qu’ils avaient l’expression de l’ennui qui examine, mais qui se souvient de l’obligation d’être imposant. Mme de Rênal avait cependant de bien beaux yeux, se disait-il, le monde lui en faisait compliment ; mais ils n’avaient rien de commun avec ceux-ci. Julien n’avait pas assez d’usage pour distinguer que c’était du feu de la saillie, que brillaient de temps en temps les yeux de Mlle Mathilde, c’est ainsi qu’il l’entendit nommer. Quand les yeux de Mme de Rênal s’animaient, c’était du feu des passions, ou par l’effet d’une indignation généreuse au récit de quelque action méchante. Vers la fin du repas, Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté des yeux de Mlle de La Mole : Ils sont scintillants, se dit-il. Du reste, elle ressemblait cruellement à sa mère, qui lui déplaisait de plus en plus, et il cessa de la regarder. En revanche, le comte Norbert lui semblait admirable de tous points. Julien était tellement séduit, qu’il n’eut pas l’idée d’en être jaloux et de le haïr, parce qu’il était plus riche et plus noble que lui. |

**4° Objet d’étude**

**La littérature d’idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle**

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme :

***Notre monde vient d'en trouver un autre.***

**Montaigne, *Essais,***

**« Les Cannibales », « Les Coches »**

- la lecture cursive d’au moins un roman ou un récit long appartenant à un autre siècle :

**Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître***

**Montaigne, *Essais,* « Les Cannibales », « Les Coches », 2 extraits**

**Texte 13 *Les Essais*, I, XXXI, « Des Cannibales », explicit**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que leur feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda à leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de ­commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.  Je parlai à l'un deux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient Roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.  Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses ! |

**Texte 14. *Les Essais*, III, VI, « Des Coches »**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30 | En naviguant le long des côtes à la recherche de leurs mines [d’or], quelques Espagnols prirent terre en une contrée fertile et agréable, fort habitée et ils firent à ce peuple leurs déclarations habituelles : « Qu’ils étaient des gens paisibles, arrivant après de longs voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant de Dieu sur la terre, avait donné la principauté́ de toutes les Indes ; que, s’ils voulaient être tributaires de ce roi, ils seraient traités avec beaucoup de bienveillance ; ils leur demandaient des vivres pour leur nourriture et de l’or dont ils avaient besoin pour quelque médicament ; ils leur faisaient connaître au demeurant la croyance en un seul Dieu et la vérité́ de notre religion qu’ils leur conseillaient d’accepter, ajoutant quelques menaces à ce conseil. » La réponse fut telle [que voici] : « Que, pour ce qui est d’être des gens paisibles, ils n’en portaient pas la mine, s’ils l’étaient ; quant à leur roi, puisqu’il demandait, il devait être indigent et nécessiteux, et celui qui avait fait cette distribution [de territoires] devait être un homme aimant la dissension puisqu’il donnait ainsi à un tiers une chose qui n’était pas sienne pour le mettre en conflit avec les anciens possesseurs ; quant aux vivres, [ils dirent] qu’ils leur en fourniraient ; de l’or, qu’ils en avaient peu et [ils ajoutèrent] que c’était une chose qu’ils ne tenaient en nulle estime parce qu’elle était inutile au service de leur vie tandis que tout leur souci visait seulement à la passer heureusement et agréablement ; pour cette raison, ce qu’ils en pourrait trouver, sauf ce qui était employé́ pour le service de leurs dieux, qu’ils le prissent sans hésiter ; quant au dieu unique, [ils dirent que]l’idée leur en avait plu mais qu’ils ne voulaient pas changer leur religion après s’en être servi si utilement pendant si longtemps et qu’ils avaient l’habitude de ne prendre conseil que de leurs amis et connaissances ; quant aux menaces, c’était [, dirent-ils,] un signe de manque de jugement que d’aller menacer des gens dont la nature et les forces [guerrières] leur étaient inconnues ; dans ces conditions, qu’ils se dépêchassent - et promptement - de quitter leur pays car ils n’avaient pas l’habitude de prendre du bon côté́ les civilités et les déclarations de gens armés et étrangers ; autrement, on ferait d’eux comme des autres, et ils leur montraient les têtes de certains hommes exécutés, autour de leur ville. » Voilà un exemple des balbutiements de ces prétendus enfants. Mais toujours est-il que ni en ce lieu ni en plusieurs autres, où les Espagnols ne trouvèrent pas les marchandises qu’ils cherchaient, ils ne firent d’arrêt ni d’entreprise guerrière, quelque autre avantage qu’il y eût : témoin mes cannibales. |